

BERNARD MARTHOURET

LA VIE N'EST  
QU'UN INSTANT DE  
BONHEUR

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-162-7

Dépôt légal : mai 2022





*Il faut savoir donner  
sans même avoir reçu.  
Mais quand on a reçu,  
on ne peut que donner.*









## Vive le plaisir de vivre

Le destin frappe parfois à la porte, Beethoven l'a bien formalisé dans sa cinquième symphonie. Mais il peut entrer sans frapper. C'est ainsi que ma vie changea ce mardi 2 mars 2021, insidieusement. Les dispositions sanitaires avaient prévu que les personnes de mon âge devaient subir deux vaccinations contre l'épidémie mondiale de la covid 19. La première dose administrée le mercredi 3 février n'avait eu aucun effet sur ma santé, c'est donc sans appréhension que je m'étais présenté au centre de vaccination pour la deuxième piqûre.

L'équipe des soignants avait changé, pas de contrôles préalables, pas de questions, pas de dossier consulté si ce n'est l'identité, mais un homme et une femme s'affairaient à la tâche ; pendant que la femme me piqua sans douleur, l'homme poussa un *aïe* idiot mais révélateur. On plaisantait en administrant ce vaccin salvateur pour les uns, mais empoisonné pour les autres.

Des troubles digestifs violents apparurent trois ou quatre jours après la deuxième vaccination, ils ne m'inquiétèrent pas outre mesure, et ce n'est qu'après trois nuits blanches que je compris que la nourriture n'était pas en cause. Le correspondant du 15, appelé

en fin de nuit, me conseilla de consulter mon médecin traitant, ce que je fis dès huit heures. Il recommanda de me rendre directement au service des urgences. La chance était avec moi, car mon amie pouvait m'y conduire ; ce n'était pas pour un aller-retour mais une hospitalisation de cinq jours.

Ce bref séjour m'apprit beaucoup sur l'univers hospitalier. J'avais besoin de repos et j'émis le souhait de bénéficier d'une chambre individuelle. L'une des trois médecins du service me répondit sèchement que l'hôpital accueillait tout le monde sans discrimination, et que les chambres individuelles étaient réservées aux malades en fin de vie. Sa réponse rassurante compensait quelque peu sa mauvaise humeur. Mes nuitées furent donc interrompues à différentes reprises par des arrivées bruyantes et totalement irrespectueuses du repos du voisin de chambre. C'est ainsi que j'ai voisiné successivement avec : un malade mental qui, inquiet de ma présence, répétait sans cesse « *moi te connais pas toi !* » ; un ivrogne, déjà hospitalisé quinze jours plus tôt, et demandant la télécommande de la télévision dès son arrivée à 23 heures, à qui l'infirmière demanda « *cette fois c'est pour vous faire désintoxiquer ?* » sans obtenir plus qu'une réponse évasive ; un malheureux souffrant de problèmes digestifs et gémissant de façon répétée en proférant des « *Ah p....., ah p..... Ce que j'ai mal* ».

Après avoir échangé plusieurs fois avec les médecins et les infirmiers, j'ai compris qu'à l'hôpital public on soigne mais on n'accompagne pas forcément. Les malades ont un numéro mais pas d'identité. Il est vrai que leur nombre ne favorise pas les échanges et que

les soignants sont parfois les plus malmenés.

Peu de temps auparavant, j'avais lu *L'HOMME, CET INCONNU*, du Docteur Alexis CARREL. Son ouvrage, publié en 1935, aurait sans doute été perçu de façon totalement différente par l'édition et le public, s'il l'avait écrit quatre-vingts ans plus tard. Les tabous actuels sont clairement énoncés, la race, la couleur, l'intelligence et la dégénérescence. On pourrait même parler d'un certain cynisme quand il écrit « *Pourquoi augmenter la durée de vie des gens qui sont malheureux, égoïstes, stupides et inutiles ? C'est la qualité des êtres humains qui importe, et non leur quantité.* » Et plus loin, à propos des Agents physiques et chimiques de la formation des individus : « *La Riviera et la Floride ne conviennent qu'aux dégénérés, aux malades, aux vieillards, et aux individus normaux qui ont besoin, pendant une courte période, de se reposer.* »

L'excès de cette doctrine sélective, de bien triste mémoire, ne serait-il pas remplacé par la nouvelle qui déresponsabilise l'individu à qui désormais tout est dû ? Les médecins du service, avec lesquels j'avais essayé d'échanger sur cet ouvrage, semblaient, ou feignaient d'en ignorer l'existence.

La médecin-chef me confirma le diagnostic, je souffrais d'une pancréatite. L'une de mes tantes en était décédée au même âge que le mien, peu de temps après son admission à l'hôpital en 1983, et dans un premier temps, je pensais à un atavisme familial. À mon tour, je devais donc faire face à la fatalité. Puis, il me sembla opportun de questionner plus avant les médecins sur les causes de cette affection subite. « *On ne sait pas* ». Ces réponses médicales, évasives sonnaient

tellement faux que j'émis l'idée d'une conséquence de la vaccination. Leurs réponses unanimes excluant toute implication vaccinale, finit par m'ancrer dans l'idée, qu'au contraire, ces mensonges n'étaient que la confirmation de ce que je pensais : je n'aurais jamais dû subir la deuxième piqûre. Il aurait été nécessaire de procéder d'abord à une analyse de sang pour savoir si j'étais porteur d'anticorps. Au cours de l'été 2020, en séjour en Haute-Savoie, j'avais été fiévreux pendant une semaine sans imaginer que le coronavirus put en être la cause.

C'est à l'occasion d'un appel pour la réservation de mon hébergement de cure que le doute s'installa. Je m'en étais ouvert au propriétaire de l'établissement hôtelier qui fut, notamment, ancien médecin de Châtel-Guyon, ma ville de cure ; préalablement à la vaccination, il me conseilla vivement de faire procéder à l'analyse de sang évoquée ci-dessus. Pour diverses raisons, je ne suivis pas son conseil. Mal m'en a pris, puisque désormais, je dois me plier à des traitements divers, hypertension et autres misères, avec parfois des effets secondaires me rappelant quotidiennement que je ne suis plus en parfaite santé.

Je ne suis pas le seul à souffrir de conséquences vaccinales de la covid 19. Mon aide-ménagère, salariée d'une association d'aide à la personne, et en poste depuis suffisamment longtemps pour témoigner de son sérieux et son honnêteté, connût subitement des problèmes de santé après avoir subi les deux vaccinations. C'est en abordant mes propres soucis d'hypertension qu'elle me confia avoir connu des troubles identiques.